

SIGNET

La vérité en histoire

Gilbert Meynier, enseignant d'histoire à Nancy après l'avoir été un temps, autrefois, à Constantine, vient de publier un livre simple et passionnant. Simple parce que, comme il nous le déclare, il lui est apparu nécessaire d'écrire une histoire générale de l'Algérie, sans entrave idéologique.

Passionnant parce que, à cause ou en dépit de ce qui est écrit sur le sujet, il trouve des choses à dire qui n'ont pas été dites, du moins avec une grande liberté.

L'auteur arrive à allier à la fois un attachement à l'Algérie et le devoir de vérité de l'historien. Le résultat est un livre pédagogique, qui explique la complexité de la construction de l'Algérie, et qui, en passant, soulève tous les voiles que l'idéologie et le pragmatisme politique ont posés sur des pans entiers de cette histoire.

Qui plus est, il pointe, comme cet entretien en donne un avant-goût, tous les tabous qui parsèment cette histoire et montre comment, pour les besoins de luttes et d'intérêts ponctuels qui ne sont pas ceux de l'histoire, chacun, colonisateur et colonisés, ont façonné «leur» histoire, source de légitimité pour eux. Paradoxalement, en explorant toutes les pistes sur les origines de l'Algérie, Gilbert Meynier promet des thèses habituellement tuées ou cantonnées dans des camps précis d'où elles ne sortent pas, du moins indemnes, sans pour autant verser dans la défense d'une ou l'autre de ces thèses. Il garde le cap sur cet objectif difficile et noble qu'est la vérité en histoire.

Bachir AGOUR

L'Algérie des origines, De la préhistoire à l'avènement de l'Islam, Gilbert Meynier, La Découverte.

Le Soir d'Algérie : Pourquoi vous êtes-vous attaqué à une histoire générale de l'Algérie alors que vous êtes spécialisé dans la période du mouvement national ?

Gilbert Meynier : Je ne suis pas, depuis le début de ma recherche, spécialiste de la période du mouvement national. Je dois d'abord préciser que le premier sujet de recherche dans lequel je me suis lancé était l'Algérie et la Guerre de 1914-1918 et au premier quart du XX^e siècle, et non à proprement parler les origines du mouvement national, même si celui-ci transparait, encore dans les limbes, dans mon livre *L'Algérie révélée, la première guerre mondiale et le premier quart du XX^e siècle*, Droz, Genève, 1981, 797 p., résumé de ma thèse de doctorat d'Etat, et plus encore dans le livre signé avec Ahmed Kouakssis, *L'Emir Khaled, premier zaïm ?* (Harmattan, 1987, 379 p.). Et ensuite, je me suis intéressé plus largement à l'histoire de la France coloniale, en me préoccupant surtout des structures et de l'idéologie coloniales. J'ai été l'un des auteurs de *l'Histoire de la France coloniale*, publiée par Armand Colin en 1990 et réédité en 1996 par Press Pocket. Mais il est vrai que, au début des années 90, je me suis lancé pendant douze ans dans l'histoire du FLN, ce qui a abouti à mon *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Fayard Paris, 2002, 812 p., réédité, 2004, et Casbah Editions, Alger, 2003 ; et aussi à la réalisation, en collaboration avec mon ami Mohammed Harbi, du *FLN, documents et histoire 1954-1962*, Paris, Fayard, 2004, 898 p., et Casbah Editions, Alger, 2004.

A l'origine de la décision d'écrire *L'Algérie des origines*, dernier petit livre de vulgarisation, il y a une anecdote familiale : mes enfants, rassemblés il y a trois ans environ pour un anniversaire, m'ont demandé tout à trac si, pour eux, je ne pourrais pas un peu arrêter d'écrire des pavés illisibles, ou lisibles seulement par quelques initiés, et me lancer dans des livres plus courts, plus simples, et destinés à un plus large public que celui des spécialistes. Là, j'ai été un peu piqué au vif.

J'avais aussi envie de quitter un peu les rivages connus, voire pour moi ressassés, du XX^e siècle algéro-français et algéro-algérien, et d'étudier une période où n'existaient ni Algériens ni Français puisque les nations et les Etats modernes n'existaient pas : donc d'étudier les ancêtres des Algériens dans une petite histoire en trois volumes, qui commencerait nécessairement par cette *Algérie des origines*, de la préhistoire à l'avènement de l'Islam, qui en constitue le premier. C'était aussi pour moi me rajeunir, renouer par exemple avec le latin, que j'avais tant étudié et lu dans le secondaire et à l'université, puisque j'étais à l'origine un historien spécialiste du Moyen-Age européen, et que les documents que je consultais sur cette période étaient tous en latin — un latin bien évolué par rapport à celui de Cicéron, et même de saint Augustin.

Enfin, avait germé l'idée en moi qu'on ne pouvait être un historien vrai de l'Algérie si l'on ne dominait pas — si l'on ne tentait pas de le faire en tout cas — l'ensemble des siècles et des millénaires, qui ont accouché de la nation algérienne d'aujourd'hui. Après tout, c'est ce qu'avait fait Charles-André Julien avec l'Afrique du Nord. Je ne prétends bien sûr pas me comparer à Charles-André Julien ; mais je pense avoir peu ou prou succombé au même type de désirs : pour connaître la fin, il faut comprendre, aussi, le début.

Mais l'inverse, aussi, est vrai : ceux qui ignorent leur passé ne peuvent pas vraiment comprendre leur présent. Cela ici et là : j'ai donc pensé aux Algériens d'aujourd'hui, et aux originaires d'Algérie, de part et d'autre de la Méditerranée, en espérant leur donner un outil de réflexion sur eux-mêmes : on n'est soi-même que si l'on arrive à se rendre compte de toutes les strates, conscientes, et bien souvent inconscientes, qui ont sédimenté la mémoire des humains et des peuples. Nous savons par la psychanalyse que le présent et le passé récent ne sont pas forcément ce qui est le plus important, mais qu'il existe bien des «mémoires-écrans», lesquelles incitent bien souvent les pouvoirs et les idéologies qui les sous-tendent à les refouler, et à ne nommer que ce qui est présentable, c'est-à-dire jugé conforme à la culture des peuples que les pouvoirs ont décidé ce qu'elle devrait être, en ce qu'une culture sous surveillance est moins susceptible de les déstabiliser. Et j'avais lu tant d'âneries symétriques, que ce fût dans les simplismes de l'historiographie coloniale officielle de bonne conscience narcissiste, que ce fût dans les vulgarités de l'histoire officielle héroïco-obscurantiste algérienne, qu'il m'était apparu urgent de donner la parole à l'histoire dégagée des contraintes de pouvoir et d'idéologie — on excusera le pléonasmisme — pour rendre les Algériens, les originaires

d'Algérie, mais aussi les Français, à eux-mêmes : à un eux-mêmes partagé, non certes pas par une fantasmagorique mémoire commune, mais par une histoire susceptible de parler aux uns et aux autres car ne méprisant ni ne valorisant ni les uns ni les autres. Pour être juste, je dois rendre justice à tous ces historiens qui, avec conscience, ont travaillé, souvent sans éclats, mais avec persévérance et talent, sur l'histoire de l'Algérie, loin des injonctions de l'histoire officielle et des conflits mémoriels : Algériens, Français, mais aussi Anglais, Allemands, Italiens, Hongrois, Palestiniens...

Dans votre avant-propos, vous clarifiez les données qui ont conduit à une lecture instrumentale de l'histoire de l'Algérie, notamment dans sa très longue période d'avant l'Islam, par le pouvoir nationaliste arabo-musulman. Pourquoi ce "maquillage", et qui en sont les auteurs les plus visibles ?

On sait que, en histoire, les identités, au sens fixiste et invariable du terme, n'existent pas. N'existent que des identifications, c'est-à-dire des processus dynamiques. Même si existant en histoire de fortes continuités, les identités changent minute par minute. Par ailleurs, ce n'est pas, par exemple, parce que quelqu'un détient une carte d'identité portant qu'il est français qu'il n'a pas dans son pedigree, aussi, d'autres identités, éventuellement plus prégnantes que la française stricto sensu. En aucun cas la nationalité ne recouvre à 100% l'identité. Si les Algériens se sont aussi manifestement ancrés à l'identification à la fois arabe et musulmane — dont on sait qu'elle devint le credo du culturalisme des ulama dans l'entre-deux guerres —, avant de devenir en pratique le slogan identitaire du nationalisme algérien, il faut au moins remonter aux Croisades : il y eut, à partir de la reconquête de la Méditerranée sur les Arabes par le capitalisme marchand italien, laquelle prit la forme d'un jihad chrétien — les Croisades —, invention des clivages Nord-Sud, Est-Ouest, et chrétienté-islam.

Les oppositions se mirent à s'énoncer en binômes tranchés, où l'inconciliabilité et le ressentiment devinrent des moteurs de l'idéologie. Ahmed «Tawfiq» al-Madani, pour la période multiséculaire de conflits algéro-espagnols de l'Algérie ottomane, parle de «al isti'mâr al salibiyy» (le colonialisme croisé). C'est donc assez naturellement que le débarquement français de juillet 1830 fut vu comme une resucée des Croisades. Et le régime bigot de Charles X, au crépuscule de la Restauration française, n'avait-il pas lui-même évoqué les précédents des Croisades pour exalter le débarquement de Sidi Fredj ?

Au surplus, le système colonial institua une telle rupture historique que les Algériens se sentirent tenus de se raccrocher avec ce qui était palpable et tangible ; et pour ce faire, il n'y avait guère que la religion, religion dont la charge sacrée était indissolublement supportée par le vecteur de la langue arabe. Le regretté Jacques Berque l'appelait le «bastion de repli» des Algériens. C'était plus que leur carte d'identité, c'était leur civisme, c'était leur Moi profond, cela en quelque point d'Algérie qu'on se trouvait. «S'accrocher à» étant souvent synonyme, en histoire, de vouloir conserver pieusement, voire de fossiliser : c'est ce qui a fait dire au grand historien marocain Abdallah Laroui : «Le plus grand méfait de toute colonisation ? Ce n'est pas de stopper l'évolution historique, c'est d'obliger le colonisé à la refaire en sens inverse.»

La seule stratégie concevable à opposer aux colonialistes oppresseurs consista naturellement à s'immerger dans le sacré, à se poser, comme l'exprime bien Mohammed Harbi, plus comme des croyants que comme des citoyens, à sur-magnifier l'islam et l'arabe, seuls fourniments jugés aptes, en dignité et en prestige, à rivaliser avec les arrogants modèles du narcissisme colonial. De ce point de vue, la culture berbère, populaire et marquée d'oralité, dut paraître ne pas faire vraiment le poids. Et l'on sait que, à la fin des années quarante, quand de jeunes intellectuels téméraires voulurent tenter de poser au MTLD la question du contenu pluriel de la nation algérienne, ils furent bureaucratiquement mis au pas et/ou expulsés par le zaïm Messali : on rappellera que Messali, qui avait été dans les années vingt un des rares arabophones de l'émigration, avait été appelé par une écrasante majorité berbérophone à présider les destins de l'Etoile Nord-Africaine.

A vrai dire, les débats portaient aussi sur le mode de fonctionnement du MTLD, et ils posaient métonymiquement, avec le pluralisme culturel, la question de la démocratie : la purge «antiberbère» de 1949 permit à Messali d'éliminer politiquement son rival du parti, le docteur Mohammed Lamine Debaghine, pourtant arabophone et musulman croyant. On sait que la



vision qu'avait Messali de l'histoire de l'Algérie différait, sur un point au moins, assez peu de celle des manuels d'histoire de l'Algérie indépendante, conçus à partir de Boumediène et de Chadli : ce qui précéda l'Islam, en Algérie, était, sans grands développements, renvoyé à la jâhiliyya — l'ignorance textuelle de l'Islam, mais avec un champ sémantique renvoyant aussi peu ou prou à la sauvagerie des origines. On connaît la suite : poser peu ou prou la question d'une identité berbère en Algérie fut généralement, au FLN, assimilé à une obscénité qui frisait la traîtrise. Revendication identitaire et aspirations politiques sont restées mêlées lors du Printemps berbère de 1980 et les événements de Kabylie de 2001. Et la création en 1995 du bien formel Haut-Conseil de l'amazighité et les quelques déclarations récentes d'ouverture du président Bouteflika n'ont pas fondamentalement changé la situation. Ces propensions idéologiques, caractéristiques du pouvoir autoritaire dominant l'Algérie indépendante, ont été systématisées dans l'histoire officielle.

Chaque nation possède ou a possédé ses historiens officiels fondateurs, lesquels, plutôt que des historiens, ont été des fabricants d'histoire nationale. Cette fabrication peut apparaître aujourd'hui, en effet, comme un «maquillage» au regard d'une histoire qui se veut autant que possible scientifique, c'est-à-dire respectant un minimum de règles — la critique externe des documents, leur critique interne, leur confrontation entre eux... On sait que, en France, l'histoire, dite alors «positiviste» (on dit, aujourd'hui, plutôt «histoire méthodique») est née pratiquement au moment de l'affaire Dreyfus : il s'agissait d'examiner et d'interpréter les documents qui prouvaient la culpabilité ou l'innocence du capitaine Dreyfus, officier juif condamné, dans un contexte de paroxysme antisémite en France, par un déni de justice reposant sur des pièces fabriquées — des faux donc, on a fini par le savoir.

Le maître fabricant d'histoire nationale, en France, a été Ernest Lavisse (1842-1922). Il a édifié à la fin du XIX^e siècle la galerie officielle des portraits de l'histoire nationale, en commençant par le chef gaulois Vercingétorix, et en finissant par Napoléon Bonaparte. Son collègue algérien, que Lavisse a très vraisemblablement inspiré, a été Ahmed «Tawfiq» al-Madani (1898-1983), depuis son best-seller *Kitâb al-Jazâ'ir* (1932), jusqu'à sa *Harb al-thalâthimî'at sana bayna l-Jazâ'ir wa-lsânânyâ, 1492-1792* (*la Guerre de trois cents ans entre l'Algérie et l'Espagne*, vers 1967). Les Français n'avaient eu, eux, qu'une «guerre de cent ans» : les Algériens, à qui on en bâtit une de 300 ans, avaient donc fait trois fois plus fort que les Français. C'était de bonne guerre pour compenser en dignité et poids historique le discours impudent du nominalisme colonial/national français. Ahmed «Tawfiq» al-Madani a, lui aussi, construit sa galerie officielle de portraits nationaux, de Jugurtha à l'émir Abd El Kader — on notera la remarquable ressemblance entre Jugurtha et Vercingétorix, étrangement dans une prison de Rome, tout comme son frère en malheur Jugurtha, seulement 58 ans plus tôt : du point de vue de l'histoire nationale au moins, Algériens et Français sont frères en traumatisme des origines.

Ahmed «Tawfiq» al-Madani tenait que toute civilisation venait d'Orient — de Carthage, d'origine phénicienne (on dirait aujourd'hui libanaise), aux Arabes. Cela répondait aux assertions auto-satisfaites du colonisateur français qui posait que toute civilisation venait d'Europe (de France surtout), et qui se voyait en Afrique du Nord en digne successeur de l'Empire romain. Cela correspondait aussi à un fonds multiséculaire

de légendes où les Nord-Africains se disaient descendants des Cananéens (on dirait aujourd'hui les Palestiniens). Pour lui, Carthage était une prestigieuse ancêtre, annonciatrice des Islamo-Arabs ; et l'Empire romain n'était vu qu'en précédent oppresseur du futur isti'mâr français. Il est évident que, pour l'historien sérieux d'aujourd'hui, il ne s'agit là que d'assertions sans grand fondement scientifique, car émises dans un air du temps de revendication anticoloniale nationaliste, et ne reposant sur aucune preuve tangible indiscutable : on sait, en particulier, que la période romaine, dans le territoire de la future Algérie, n'eut pas grand-chose à voir avec la colonisation française, conçue sous le signe du national français et du capitalisme : dans l'Antiquité, n'existaient ni nations ni capitalisme.

Mais les créateurs d'histoire nationale et ses chantres ont toujours davantage été réputés pour leur aptitude à donner forme à des mythologies fondatrices que pour leurs constructions scientifiques : lorsque, dans le premier volume de ses *Mémoires de guerre*, paru en 1954, le général de Gaulle dit que la France est faite pour les «succès achevés» et les «malheurs exemplaires», il ne fait qu'énoncer une vision personnelle emphatique reproduisant inconsciemment l'itinéraire du martyre ; il ne fait pas plus œuvre d'historien que Ahmed «Tawfiq» al-Madani lorsque ce dernier dit que, intemporellement, les Algériens sont à la fois des dahâyâ (victimes) et des abâl (héros). Et, s'en étouffera-t-on, ils disent à peu près la même chose : l'un et l'autre campent dans la posture nationale sur le mode du visionnaire rétrospectif.

Depuis Ahmed «Tawfiq» al-Madani, il y a eu un nombre de chercheurs algériens qui ont aspiré à prendre sa suite. Même si certains furent davantage de vrais historiens que lui, certains autres n'ont pas pleinement recueilli le message inspiré du fondateur, en ce qu'ils l'ont bien souvent rétréci aux dimensions d'un conformisme correspondant davantage à une langue de bois islam-arabe étirée qu'à un prurit national, et en ne retenant précisément ce que ce qui pouvait servir à conforter un discours officiel simplifié susceptible d'être divulgué dans l'institution scolaire et couché dans les manuels d'histoire. Il y a eu des figures officielles célébrées par le fondateur qui n'ont pas été vraiment retenues parce qu'elles semblaient insuffisamment cadrer avec les lignes politiques du moment. Belkacem Saâdallah ou le regretté Amar Hellal sont sans doute davantage historiens au sens propre du terme que le fondateur, mais leur œuvre reste encore passablement marquée d'idéologie islam-arabe, mais moins peut-être que celle d'un vieux savant comme Abderrahmane al-Jilâli, qui persiste dans l'assertion selon laquelle les Algériens seraient indubitablement des Yéménites originels, et moins encore que feu Mouloud Kassem Naïth Belkacem qui ne craignit pas d'affirmer que, avant 1830, l'Algérie était une «superpuissance», et qui dressa dans *Al Asâla des panégyriques dithyrambiques du Discours à la nation allemande* de Fichte (1808), sortes de leurs conditions de production et de leur contexte.

Vous réhabilitez, d'une certaine manière, le passé amazigh de l'Algérie au point où vous êtes promu, pour reprendre votre mot, "la coqueluche des Berbères". Y a-t-il une vérité en histoire ?

Je ne sais pas si je réhabilite le passé amazigh de l'Algérie. En tout cas, ce n'était pas le but du jeu lorsque j'ai entrepris la rédaction de ce petit livre. Indubitablement, l'Algérie est profondément marquée par l'empreinte de l'islam et de l'arabe, et cela même dans telles régions réputées berbères : l'Aurès, région berbérophone, est l'une des régions où la prédication de l'islam a été parmi les mieux accueillies en Algérie dès avant la Seconde Guerre mondiale. Avec Mohammed Khider (né à Alger mais originaire de Biskra), c'était le Kabyle Hocine Aït Ahmed qui, dans le groupe des neuf chefs historiques du FLN, maîtrisait le mieux l'arabe classique. De haute lignée maraboutique, il était le petit-fils du chaykh Mohand El Hocine. Et, à la période classique du Maghreb, comme l'a montré Nedjma Abdelfettah, la Kabylie put être appelée «la montagne savante» tant le réseau de ses zâwiyâ(s) et ses liens avec la ville de culture qu'était alors Bejaia étaient importants : que cela plaise ou non, la langue de haute culture, dans ce fief de la berbérophonie militante, n'était pas le berbère, mais bien l'arabe. Et parmi les chantres démonstratifs de la langue arabe, le dernier n'a sans doute pas été le Kabyle Mouloud Kassem Naïth Belkacem, déjà nommé : il n'est pas rare que ce soient des petits louveteaux d'une horde minoritaire qui tendent à hurler plus fort que les loups, cela pour être plus loups que les loups. ●●●

MEYNIER

l'Algérie loin des injonctions»

••• Déjà, dans l'Antiquité romano-africaine, plusieurs indices montrent que, souvent, les romanisés d'Afrique du Nord se voulaient volontiers plus romains que les Romains.

Pour autant, il est absurde de nier les origines probablement millénaires, sans doute bien autochtones, des Berbères — on disait «Maures» ou «Libyques» dans l'Antiquité. Elle est attestée par des inscriptions, qui existent, même si elles ne surabondent pas, par des alphabets — le tifinagh est probablement un des plus anciens alphabets du monde —, en même temps qu'existent des permanences étonnantes, aussi bien dans l'alimentation — la prégnance du blé et de l'huile d'olive —, dans les tabous (par exemple l'ancienneté attestée bien avant l'islam du tabou sur le porc), dans les formes du sacré populaire (l'adoration des pierres dressées dans des grottes ou des anfractuosités rocheuses, les pèlerinages aux mazârat, dans des lieux et sous des formes d'une étonnante continuité). On sait, par exemple, que saint Augustin tonnait en chaire en latin contre les purgaments (les déchets) que représentaient pour lui ces cultes impies qui souillaient le monothéisme chrétien dans des termes qu'n'aurait sans doute pas désavoué, en arabe, le cheikh Ben Badis dans ses dénonciations du chirk qui souillait le monothéisme musulman... un millénaire et demi plus tard. Rassurez-vous : je sais pertinemment qu'il y a des abrutis et des gens ouverts d'esprit aussi bien parmi les berbérophones que parmi les arabophones ; qu'entre eux n'existe pas de muraille de Chine, et que, héritiers d'une même histoire, tous sont Algériens, même si ce peut-être selon des modalités plurielles : tous portent une vêture qui ne requiert pas forcément le même doigt sur la même couture du même pantalon — surtout si ce pantalon est militaire.

Si j'ai dit sur le ton de la plaisanterie que j'avais l'impression d'être devenu la coqueluche des Berbères, c'est simplement parce que, en effet, par rapport à mes précédents livres, qui ne m'avaient pas valu de sollicitations exagérées, j'ai été là fréquemment contacté pour des émissions de radio, de TV, des interviews dans la presse ou pour des conférences, par nombre de journalistes ou associations qui ne cachent pas leur sympathie pour la mouvance berbère, ou qui s'en réclamaient. La raison en est simple, me semble-t-il : ce livre se veut être un vrai livre d'histoire : ce livre se veut être un vrai livre d'histoire — même si je suis interviewé par un berbérophone, j'ose dire que, aujourd'hui, pour l'Algérie, il serait bon qu'il puisse être traduit en arabe. Comme tel, il tente de faire le point sur une période souvent méconnue, voire ignorée des Algériens, et des originaires d'Algérie demeurant en Europe ou ailleurs : celle qui a précédé l'arrivée des conquérants islamo-arabes. C'est, ou ce fut là presque objet de tabou. Comme me le disait un ami algérien : «Il y avait donc une vie avant le 1er Novembre 1954 ? Avant le 5 juillet 1830 ? Avant 1516 (prise d'Alger par Arroudj) ? Avant 698 (prise de Carthage par Hasân b. Nu'mân) ? Oui il y avait une vie, et cette vie avait ses caractéristiques dont procède à plus d'un titre par des traits marqués la vie des Algériens des temps ultérieurs. Sauf à exacerber les crispations de tels obscurantistes, j'ai sereinement conscience de n'avoir pas fait œuvre impie en l'écrivant.

La vérité en histoire c'est d'abord l'honnêteté de l'historien qui a affaire à des documents, lit des livres d'histoire, les examine et les soupèse selon la méthode historique la plus rigoureuse possible, et rend finalement sa copie après tout ce long travail d'approche et d'analyse. L'historien n'a comme ennemis que les faussaires, les mythomanes, et les imbéciles gourmands de jugements faux. Comme l'écrivait mon maître et ami, le regretté Pierre Vidal-Naquet, on pourrait supposer que, avec une science et une culture égales, des historiens ayant affaire exactement au même corpus documentaire, écriraient exactement le même livre. Et il ajoutait que, évidemment, il n'en était rien : la personnalité humaine est là qui aiguille les réponses, et dans cette personnalité, il y a les valeurs qui constituent, aussi, l'historien : pour Pierre Vidal-Naquet, qui a si inlassablement lutté contre la torture colonialiste, des historiens qui estiment qu'il est bon, qu'il est mauvais ou qu'il est indifférent qu'on torture des gens, qu'on interne et déporte des homosexuels ou des malades mentaux, qu'on extermine des gens en raison de leur supposée race ou de leur religion, ou de

leurs positions politiques... n'écriront à coup sûr sur le même sujet en aucun cas le même livre ; cela sur quelque sujet que ce soit, sur quelque pays que ce soit. Comme tout le monde, l'historien sait que, pour l'être humain, cet insân des Arabes, la Vérité avec un grand V n'appartient qu'à Dieu s'il y croit, au corpus de valeurs universelles auxquelles il se réfère s'il n'y croit pas.

Vous avez examiné toutes les thèses sur les origines des Berbères. Quelles sont-elles et qu'est-ce qui les fragilise ?

Je ne me sens pas pleinement compétent sur ce sujet et je ne suis pas sûr que les vrais spécialistes aient définitivement tranché. Sur le plan de la génétique, les généticiens arguent que les populations du nord de l'Afrique ont, par exemple, des caractéristiques voisines de celles de leurs voisins et notamment des peuples du Moyen-Orient, qu'on retrouve entre eux des similitudes de gènes, des aptitudes à contracter sensiblement les mêmes maladies... qu'ils sont à la fois des blancs et des Africains noirs ; bref, qu'il s'agit d'un peuple métis. Je n'ai pas autorité pour juger ces thèses émanées de très honorables savants. Je dirai simplement que tout ce qui peut mettre en exergue des particularités de ce type éveille chez moi, en même temps attention mais aussi méfiance, et je ne suis pas certain que la génétique soit à même de définir ce qu'est un peuple.

Les questions relatives à la culture, et notamment à la langue, me paraissent devoir, plus encore, retenir l'attention, même si elles n'excluent pas forcément les données de la génétique. La majorité des peuples européens appartiennent à la famille des langues dites indo-européennes, dans laquelle, par exemple, figurent aussi bien l'urdu du Pakistan, le persan, le kurde, que l'anglais, l'allemand ou l'italien. Pour autant, les Anglais, les Allemands et les Italiens ne sont pas proches génétiquement des Pakistanais, des Iraniens et des Kurdes, lesquels, d'après les généticiens, seraient proches des Maghrébins. De ce point de vue, les linguistes semblent penser aujourd'hui que le berbère, en ses différents parlers, qui s'échelonnent d'est en ouest de l'oasis de Siwa, en Egypte (l'ancienne oasis du dieu Ammon, dans l'Antiquité) jusque chez les Zenaga de Mauritanie, et du nord au sud, de Kabylie aux Touareg du Niger et du Mali), appartient à la famille linguistique dite chamito-sémitique : elle comprendrait, outre le sémitique, dont font partie entre autres l'arabe et l'hébreu, le couchitique de la Corne de l'Afrique et l'égyptien ancien — qui a évolué sous la forme du copte, aujourd'hui relégué à la seule liturgie de l'Eglise copte.

Incontestablement, donc, il y a de ce point de vue des proximités avec le Proche-Orient et avec l'Afrique de l'Est. Ce qui est excitant pour l'esprit, c'est que ces affinités sont recoupées par de très anciennes légendes dans lesquelles, on l'a dit, les Nord-Africains se disent descendants des Cananéens (Palestiniens). Les préhistoriens ont pu mettre en évidence nombre d'autres analogies entre l'actuel Maghreb et le Proche-Orient ou l'Egypte ; et l'hypothèse de déplacements de populations, venues de l'est, n'est pas à exclure. Le dernier livre de Boualem Sansal, *Petit éloge de la mémoire*, commence par l'évocation des origines égyptiennes des Algériens. Ahmed «Tawfiq» al-Madani a pu broder sur ce fond «oriental» très ancien, dont saint Augustin (IV^e – V^e siècles) affirme avoir lui aussi eu connaissance dans les environs de sa Thagaste (Souk Ahras) natale ; et Ibn Khaldoun a repris la même antienne un millénaire plus tard. Sauf qu'identifier des parentés et des ressemblances ne revient pas forcément à démontrer l'existence de réels courants migratoires : les Québécois parlent bien le français, qui est une langue latine. Ils ne sont pas pour autant des originaires d'Italie.

Nombre de gens ne jugent donc pas déraisonnable d'imaginer que le peuplement actuel du Maghreb est peut-être bien un peulement autochtone d'origine — nonobstant les apports des Vandales, biens sûr des Arabes, de quelques Normands au Moyen-Âge. Mais, pas plus que les «invasions germaniques» en Europe à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen-Âge, les principales vagues des conquêtes arabes (VII^e – VIII^e siècles, et X^e siècle – les Banû Hilal et les Banu Sulaym) n'ont dû déplacer des foules démesurées : plus que submersion, il y dut y avoir osmose sociale et culturelle entre les Berbères et les nouveaux venus. A la différence de tous les autres conquérants, les

Arabes n'étaient pas venus par voie de mer, ils étaient parvenus à destination à travers l'intérieur profond du Maghreb, et ils portaient avec eux des modes d'organisation de type communautaire tribal qui purent parler aux gens du pays, facilitant avec eux l'accomplissement d'une sorte de synergie historique.

Vous montrez qu'à bien des égards, ce qui allait devenir l'Algérie a été plus développé que ce qui allait devenir la France. Qu'est-ce qui explique alors le retard pris par la rive sud au point où elle en devient colonisée ?

En effet, on sait que, bien avant la période romaine, qui vit une véritable floraison de villes, les villes ne manquaient pas sur le territoire de l'actuelle Algérie. Et, dès la période de l'influence punique (carthaginoise) et des royaumes maures et numides, il existait un véritable tissu urbain. A la différence, par exemple, de la voisine d'en face, la Gaule (aujourd'hui la France), où n'existait guère de villes que sur la façade méditerranéenne (Massalia, l'actuelle Marseille, était une ancienne fondation de Grecs de Phocée (Asie Mineure) datant du V^e siècle av. J. – C.), existaient déjà Iol (Cherchell), Rucuscuru (Dellys), Ruscida (Skikda), Hippo Regius (Annaba), Cirta (Constantine), etc. Toujours par rapport au voisin d'Outre-Méditerranée, il semble que l'agriculture, déjà fondée surtout sur le blé, ait plus précocement remplacé les activités de cueillette ; et on sait que ce fut dans le sillage de Carthage que la culture de la vigne apparut. Existait cependant un contraste notable avec les contrées du bled, plus dans l'intérieur du Tell, où les activités et les modes de vie pastoraux prévalaient davantage. Ce contraste persista sans doute à l'époque romaine.

La Gaule s'urbanisa au I^e siècle av. J. – C. (Lugdunum, capitale de la Gaule, l'actuel Lyon, fut fondée en 43 av. J. – C.). Mais on sait que, avec la Tunisie, le tiers oriental de ce qui deviendra l'Algérie, plus la vallée du Chélif et la côte, était peut-être la région de l'Empire romain au réseau urbain le plus serré et sans doute le plus prestigieux. Les ruines romaines d'Algérie sont peut-être les plus spectaculaires de toutes celles qui ont été retrouvées autour du Bassin méditerranéen. L'agriculture resta florissante et même accrût notablement son potentiel, cela à tel point que, dans le courant du II^e siècle, l'emsemble Africa (Tunisie, l'Ifrîqiya des Arabes) — Numidie (Constantinois) avait détrôné l'Egypte dans son rang de premier «grenier de Rome». L'Afrique du Nord exportait beaucoup, et c'est la raison pour laquelle tant de capitaux ont été disponibles pour construire et embellir tant de villes. Ce fut aussi une des raisons de la dégénérescence de l'Empire romain : comme partout, les richesses produites ne furent pas réinvesties dans le circuit productif, mais employées à des réalisations édiliciaires et de prestige.

C'est en Algérie-Tunisie qu'a été retrouvée la collection la plus riche d'inscriptions latines, cela à raison de 50 000, et on y trou-

ve de même sans doute la plus belle collection de mosaïques. A partir du II^e siècle, le christianisme se répandit rapidement à l'Afrique du Nord. Cela à un point tel que, du temps d'Augustin, au tournant du 4^e et du 5^e siècle, on y trouvait la plus forte densité de sièges épiscopaux — c'est-à-dire d'évêchés. A ce moment, il y aurait eu plus de 600 évêques, ce qui signifie que, même si la chrétienté y était déchirée entre catholiques et «donatistes», ce fut une des régions qui connut le plus l'influence chrétienne. Le monothéisme y était déjà familier et, en changeant de religion, les ancêtres des Algériens n'eurent pas forcément l'impression de faire un grand pas : on l'a dit, la coupe islam-christianisme ne s'inscrivait dans les esprits que bien plus tard.

On sait que l'Algérie connut des Etats locaux berbères (Zirides, Hammâdides) et des dynasties religieuses d'origine marocaine (Almoravides, Almohades), et qu'elle fut un foyer non négligeable de civilisations à l'époque musulmane à partir de la fondation, en 670, de Kairouan par Oqba b. Na'fa ; cela même si les centres musulmans les plus prestigieux furent situés, cette fois, davantage à l'est (khâlifât ommyyade de Damas, puis abbaside de Bagdad) ou à l'ouest (khâlifât ommyyade de Cordoue, en Andalousie...). Les ruines de cités musulmanes de cette époque (Qala'a des Beni Hammâd, X^e siècle) sont nettement moins nombreuses que les ruines romaines parce que la plupart des villes ont continué ultérieurement leur développement : il n'y eut donc pas la césure qui s'était produite après l'Empire romain, avec l'invasion vandale (V^e - VI^e siècles). Aussi, subsistent aujourd'hui de cette époque nombre de superbes mosquées à Tlemcen, Alger, Mila, etc.

Les activités de production agricole et les échanges furent réorientés en fonction des nouvelles données géo-politiques instaurées avec la conquête islamo-arabe : davantage d'échanges est-ouest, alors que, à l'époque romaine, ils avaient principalement été sud-nord ; échanges avec l'Empire romain au réseau urbain le plus déter, à cette époque, l'Andalousie et le Maghreb que comme des parties, très proches, d'un même corps. Le contexte, en Méditerranée, fut radicalement différent de celui de l'Empire romain : la conquête islamo-arabe fut non seulement conquête de terres, expansion d'une nouvelle foi et de la langue arabe, diffusion, aussi, d'une nouvelle civilisation ; elle aboutit aussi à une maîtrise par les bateaux musulmans de l'en-semble de la Méditerranée : pendant près d'un demi-millénaire, la Méditerranée fut un «lac musulman» (Fernand Braudel). D'autres circuits commerciaux transsahariens, aboutissant dans les villes du Nord, firent la richesse, comme le commerce de l'or, provenant d'Afrique centrale. Ce fut l'apogée d'une ville comme Tlemcen, célèbre pour ses milliers de métiers à tisser.

Une certaine sclérose générale et un certain figement dans le domaine de la pensée s'installèrent presque partout dans l'aire

islamo-arabe à partir des X^e – XII^e siècle — à l'exception de quelques cas, comme ces cités timourides d'Asie centrale. Il reste que ce fut un Maghrébin, Abderrahmane Ibn Khaldoun — mort en 1406 — qui fut sans doute le dernier grand penseur à avoir fait œuvre originale à l'aube d'une période de sclérose, cela avant le mouvement de la Nahda qui irradia de l'Empire ottoman et d'Egypte au XIX^e siècle. Pour expliquer les raisons du déclin, il faut donner la parole à Fernand Braudel, le grand historien de la Méditerranée. Le première Croisade aboutit, en 1099, à la prise de Jérusalem. Il y eut au total huit Croisades — la dernière fut lancée — et échoua — en 1270.

Cette tentative — en grande partie manquée, en tout cas précaire — de reconquête religieuse eut toutefois pour résultat une reconquête commerciale : les marchands vénitiens transportèrent les croisés en Orient, et ils en profitèrent pour éliminer les musulmans du commerce maritime méditerranéen. En deux siècles, la Méditerranée cessa d'être un lac musulman. L'initiative, désormais, venait du nord de la Méditerranée, plus du sud. Toutes les régions bordant la Méditerranée s'appauvrirent et déclinaient, particulièrement sur ses rivages méridionaux. Les Arabes, qui contrôlaient encore le commerce caravanier des routes asiatiques de la soie et des épices, virent ce contrôle s'amenuiser du fait de l'ouverture maritime européenne — d'abord portugaise et espagnole en direction de l'Inde —, en contournant l'Afrique à partir du début du XVI^e siècle.

Dès le XV^e siècle, les bateaux portugais avaient commencé à aller chercher l'or dans le golfe de Guinée. La voie maritime affaiblit considérablement la vieille route saharienne de l'or, et les cités prospères de naguère, comme Tlemcen, commencèrent à s'étioler. Le coup de grâce fut porté par l'ouverture maritime européenne en direction de l'Amérique. Et là, la France et surtout l'Angleterre y jouèrent les premiers rôles. A partir des XVII^e – XVIII^e siècles, l'Atlantique se mit à remplacer progressivement la Méditerranée comme centre majeur des circuits d'échanges mondiaux. Les innovations vinrent désormais décisivement non plus d'Italie, mais d'Europe du Nord — Angleterre, Pays Bas, Allemagne du Nord — à côté de quelques ports français (Nantes, Bordeaux) : c'est là que s'y installa la réforme protestante. C'est là que prit essor le capitalisme moderne. La Méditerranée, principalement sur ses rivages sud, fut exclue des circuits d'échanges majeurs. Il en résulta, pour l'Algérie par exemple, l'organisation de la rente corsaire au XVI^e siècle. Et des ports européens comme Marseille tentèrent de guetter l'occasion pour redonner vie à leurs activités marchandes. On sait que le rôle des milieux commerçants marseillais fut déterminant pour décider le pouvoir parisien à l'expédition d'Alger de juillet 1830. Malek Bennabi avait dit, en son temps, que l'Algérie avait été colonisée parce qu'elle était colonisable. Ce penseur musulman voyait, à tort sans doute, comme raison à cet échec l'abandon par l'islam des saints principes de l'islam. Mais colonisable parce qu'affaible, oui : il suffit de lire les livres du grand historien ottomaniste algérien Lemnour Merouche pour s'en convaincre. Au XVIII^e siècle, l'économie algérienne était précaire, la prédatation par le beylik exténuait les paysans, les famines, aggravées par cette prédatation, faisaient des ravages. Bref, tout démentait l'apparente victoire représentée par la reprise d'Oran sur les Espagnols en 1792.

Braudel a montré combien les circuits d'échanges mondiaux et la vivification de la pensée sont deux paramètres d'une même équation. Dans l'ensemble, il y eut recroquevillement. Non que les humains ne continuèrent pas à penser et à produire, mais ils le firent souvent dans la répétition de formes antérieures, non dans l'innovation. C'est ce qu'on constate déjà dans le faste décadent de la Venise du XVIII^e siècle, c'est ce qu'on remarque dans la misère napolitaine. Et la parabole nord-méditerranéenne (provençale) du Secret de Maître Cornelle (un moulin à vent qui ne tourne plus, faute de blé à moudre parce que le blé va se faire moudre plus au nord) d'Alphonse Daudet, au XIX^e siècle, est assez typiquement une parabole méditerranéenne. Le phénomène était dans une certaine mesure identique, mais il était sans doute plus prononcé encore sur les rivages sud.

Propos recueillis par Bachir AGOUR

Biobibliographie de Gilbert Meynier

Gilbert Meynier est un historien français né en 1942 à Lyon. Il est actuellement professeur émérite à l'université de Nancy 2 depuis 2002.

C'est un spécialiste de l'histoire de l'Algérie sous la domination française.

- L'Algérie révélée, la première guerre mondiale et le premier quart du XXe siècle*, Genève, Droz, 1981.

- En collaboration avec Liauzu Claude, Sgroï-Dufresne Maria et Signoles Pierre, *Enjeux urbains au Maghreb*, Paris, l'Harmattan, 1985.

- En collaboration avec Koulakssis Ahmed, *L'Émir Khaled, premier za'ïm ?*, Paris, L'Harmattan, 1987.

- En collaboration avec Ageron Charles-Robert, Thobie Jacques et Coquery-Vidrovitch Catherine, *Histoire de la France coloniale*, vol. 2, Paris, Armand Colin, 1990 (réédition Press Pocket 1996).

- En collaboration avec Planche Jean-Louis (dir.), *Intelligentsias francisées (?) au Maghreb colonial*, Cahiers du Gremamo, Université Denis Diderot-Paris 7, Paris, 1990.

- L'Europe et la Méditerranée*, G. Meynier (dir.), Paris, l'Harmattan/Confluences Méditerranée, 1999.

- L'Algérie contemporaine. Bilans et solutions pour sortir de la crise*, G. Meynier (dir.), Paris, l'Harmattan/le Forum IRTS de Lorraine, 2000.

- Histoire intérieure du FLN*, Paris, Fayard, 2002.

- En collaboration avec Harbi Mohammed, *Le FLN, documents et histoire 1954-1962*, Paris, Fayard, 2004.

- Algérie dans l'histoire pour ceux de là-bas et d'ici*, du Néolithique à nos jours, vol. 1 : *Du Néolithique à l'avènement de l'Islam*, Paris, Editions Bouchène (à paraître).

- L'Algérie des origines : De la préhistoire à l'avènement de l'Islam*, Paris, La découverte, 2007